

LES CHOSES, de Georges Perec

Raymond Jean, [Le Monde](#), 16 octobre 1965

Georges Perec a réfléchi aux problèmes du roman contemporain, comme on a pu le voir dans quelques articles fort lucides qu'il a publiés (notamment dans la revue *Partisans*). S'engageant à son tour dans une tentative littéraire, il se garde bien de sous-titrer son livre roman – comme il est devenu d'usage pour n'importe quelle sorte d'essai ou d'autobiographie, – mais préfère le définir modestement : *Une histoire des années 60* (1). En d'autres termes, une histoire de la France gaulliste. Car tel est bien le propos de Georges Pérec : peindre la situation d'un jeune couple exposé aux sollicitations d'une plate civilisation d'abondance, où les biens de consommation sont devenus le point de mire de chacun. Ces biens de consommation, il les appelle les Choses. Il les voit en effet comme un ensemble d'objets inertes qui composent le décor de nos appartements, envahissent par leur présence – ou leur absence – notre vie quotidienne, peuplent jusqu'à l'obsession nos rêves et nos désirs et engluent les consciences les plus libres et les plus disponibles : celles de Jérôme et de Sylvie, par exemple, qui, au sortir de leur vie d'étudiant, préfèrent à un travail régulier et aliénant une existence improvisée – qui leur est assurée par quelques enquêtes sociologiques – où la révolte, l'inquiétude intellectuelle et politique trouvent encore leur place.

On voit tout de suite l'originalité de cette tentative. Le matériau de base d'une nouvelle littérature romanesque – les choses, les objets – au lieu d'être utilisé dans sa gratuité et sa contingence fondamentales, est présenté ici comme l'instrument de la critique d'une société. Cela correspond sans aucun doute aux préoccupations de Georges Pérec, qui, intéressé par les formes de vision que nous propose le roman contemporain, n'en est pas moins soucieux de les voir s'ouvrir sur autre chose que sur un "refus du réel". Il y a donc dans son livre un évident parti pris de concilier la description des choses (qui appartient à l'univers du roman) et l'enquête témoignage (qui appartient à l'univers de la sociologie). C'est ainsi que dans les quinze premières pages du récit, la longue description qui nous est offerte – au conditionnel – de l'appartement idéal dont rêvent Jérôme et Sylvie a beau être la projection d'une frustration sociale : elle n'en a pas moins la qualité formelle, la tension littéraire, la richesse de langue de telle page de Flaubert. Mais il arrive un moment où il faut choisir. À suivre le jeune couple dans ses menues ambitions, ses illusions déçues, ses petits bonheurs, ses flâneries au marché aux puces, ses maigres besognes, et jusque dans ce séjour en Tunisie qui les aérera un moment mais ne leur apportera ni l'évasion ni l'aventure, on glisse peu à peu du monde rêvé des objets rares, des beaux tissus, des meubles luisants, dans celui des pages publicitaires des magazines, du vertige de la consommation, de l'ennui et de l'aliénation qui en découlent. C'est-à-dire de l'œuvre littéraire au document. Sans doute est-ce là l'embûche qui guette toute littérature-reflet, et l'on sait que *l'Éducation sentimentale* (les *Choses* racontent en cent vingt pages la triste éducation sentimentale de notre siècle !) ne l'évitait pas aux yeux des lecteurs de 1869. Il reste que l'écriture de Georges Perec est constamment lisse, nette, aiguë, précise. Elle est comme le gage de la probité, de l'intelligence et même – pourquoi pas ? – de l'art de son entreprise.

(1) Julliard, collect. Lettres nouvelles, 9 F.